

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 11 (1912-1913)

Artikel: Un romancier social George Gissing
Autor: Choisy, Horace
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-750563>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

UN ROMANCIER SOCIAL GEORGE GISSING

La noble figure méditative de George Gissing est originaire du Yorkshire. Il naquit à Wakefield le 22 novembre 1857. L'ambiance dans laquelle s'écoula son enfance fut essentiellement propice au développement de ses facultés latentes. Par son père il fut initié aux beautés de la poésie anglaise. Puis la culture gréco-latine qu'il posséda au plus haut degré modela fortement son esprit et contribua à lui donner la clarté et le sens de la composition, traits distinctifs de son talent. À l'âge de treize ans il eut le malheur de perdre son père. Ce fut le début d'une longue série de déboires et de difficultés. Malgré des études exceptionnellement brillantes qui devaient le conduire logiquement au professorat à Oxford ou Cambridge, Gissing renonça à ce brillant avenir, sentant en lui des facultés créatrices. Celles-ci vinrent au jour, et se manifestèrent dans l'œuvre considérable et puissante que nous résumons plus loin. Mais cette éclosion fut achetée au prix d'un cruel enfantement. Si Gissing a su dépeindre si exactement les classes pauvres, s'il a su tracer en traits si incisifs les angoisses et les tourments des vies boîteuses, c'est qu'il a connu lui-même des détresses sans nom, c'est qu'il s'est mêlé à la bataille contre la destinée. De là la puissance de vie et de vérité de son œuvre. Elle se répartit sur une courte période de vingt années.

Son premier roman: *Wakers in the Dawn*, attira l'attention de plusieurs personnalités marquantes. Le second „*The unclassed*“ fut remarqué et revu par George Meredith, alors lecteur chez Chapman et Hall. De là date l'amitié classique des deux écrivains. Puis suivirent ses fameux ouvrages: *Demos — New Grub Street — Born in Exile — The nether World — Odd Women*. Comme le témoignent le titre et le contenu de ces œuvres, George Gissing fut le véritable créateur du roman social, depuis lors si en vogue en Angleterre. Ce fut une belle floraison, mais l'arbre avait trop produit et essuyé trop d'orages. Aussi à la première maladie grave, George Gissing ne put offrir de résistance. Il fut emporté à St. Jean Pied de Port, le 28 décembre 1903.

Avec le souvenir d'un écrivain puissant, il offre en même temps le spectacle admirable d'une parfaite probité intellectuelle, d'une vraie noblesse et d'un désintéressement absolu.

* * *

On a souvent comparé George Gissing à Balzac. Ces deux écrivains possèdent une étonnante exactitude d'observation et une connaissance approfondie de l'âme humaine. Tous deux savent amener des situations dramatiques par un développement logique des passions et le conflit des caractères. Mais ils diffèrent en ce que Balzac s'est attaché à peindre des vies et des passions, tandis que Gissing étudie l'humanité dans la complexité de son ensemble. Son grand talent consiste à écrire des romans humains et réels et qui cependant traitent de questions abstraites. Les thèses de Gissing découlent non de théories toutes faites, mais de l'observation de la vie.

Il est déjà connu des lecteurs français par „La rue des Meurt de Faim“ et la „Rançon d'Eve“; par „Compagnons d'armes“ et le „Jour du Silence“. Ces œuvres qui montrent plusieurs des grandes qualités de l'écrivain, ne sauraient cependant à elles seules donner une idée d'un talent si vaste et si puissant. C'est pourquoi nous cherchons aujourd'hui à dégager les idées générales et le caractère de l'œuvre du grand romancier anglais.

George Gissing est un pessimiste. Le type est fréquent à notre époque. Il y a lieu toutefois de distinguer entre les pessimistes par pose ou par système et ceux qui le sont par suite de leur conformation morale.

Les premiers estiment qu'il leur sied d'afficher du dégoût pour la vie, ou bien se plaisent à jongler avec une idée et à en tirer une suite logique de conséquences. Ils ne méritent en aucune façon de nous arrêter, car leur théorie manque d'une base essentielle, la sincérité. Les autres, par contre, ont droit à notre sympathie, car ils sont blessés dans les parties les plus nobles de leur être. Ils sont nés avec une disposition à ressentir les effets douloureux de la vie: faculté qui provient du sentiment de la disproportion entre l'idéal rêvé et les pénibles réalités terrestres. Chez des constitutions faibles cela peut mener au suicide,

à la folie ou à la désespérance. Mais chez les natures suffisamment fortes, cela fait naître de hautes pensées ou de belles actions. Nous en avons un exemple dans l'œuvre de George Gissing.

C'est un esprit douloureusement obsédé par les misères physiques et morales dont souffre la race humaine. Il ne lui suffit pas de les regarder et de les noter. Il les sent et les comprend, parce que sa faculté d'observation est secondée d'une intuition pénétrante. Il voit l'âme douée d'aspirations et de désirs et retardée dans son élan par les conditions où la vie matérielle la retient. Un tel spectacle fait une impression angoissée et accablante sur les cerveaux portés à généraliser. Le bonheur ne leur semble être que le résultat de manœuvres égoïstes, ou bien une chimère impossible à saisir. Mais chez les esprits sérieux et forts, dont fait partie George Gissing, il reste un symptôme puissant de vitalité: l'espérance qui n'abdique jamais ses droits. En effet, le pessimisme inhérent à ses romans ne sème pas des germes de désespoir. Si l'auteur peint surtout des scènes navrantes, le découragement n'est jamais sa conclusion, car sa tristesse tire son origine du respect de l'être humain.

Le respect de l'individu, là est la base, le caractère dominant des œuvres de Gissing. Là est le secret de leur vérité, de la vie intense qu'elles renferment. Si l'on veut peindre une âme avec exactitude, celle-ci doit être considérée comme une force vivante et effective. De plus si l'on veut connaître les causes propres à paralyser ou à favoriser cette vitalité, il faut encore comprendre quelles sont les conditions nécessaires à son développement. George Gissing a su étudier chacun de ces personnages avec la conscience et l'intelligence requises dans un pareil sujet; il est arrivé ainsi à créer de puissantes individualités. Comme tous les hommes, ses personnages aspirent au bonheur; ce désir se manifeste sous une forme plus ou moins noble, selon leur caractère ou leur tempérament. Les plus intéressants d'entre eux, Adela Waltham, Edwin Reardon, Rhoder Hunn, Jane Snowdon, Sidney Kirkwood, ont à cœur de vivre d'accord avec leur nature et leurs aspirations. Pour les uns le bonheur réside dans l'amour (Monica Widdowson); dans le dévouement à ses semblables (Jane Snowdon); dans le don de leur personne à une cause sociale (Mary

Barfoot). Pour les autres il consiste dans le plein épanouissement de leurs facultés intellectuelles (Edwin Reardon), ou bien dans l'accomplissement d'une grande œuvre humanitaire (Sidney Kirkwood). Ces individus ont entre eux ceci de commun d'être paralysés dans leur marche en avant par des difficultés terribles que la vie sème sur leurs pas. Quelques-uns y résistent, mais le plus grand nombre succombe et le récit de leurs défaites remplit le cœur d'une indicible tristesse. Faudrait-il voir dans le spectacle de ces misères un état de choses irrémédiable? A cette question, un des personnages de Gissing, le pasteur Vyvern, répond: „Le progrès viendra, mais ce sera par des chemins amers“. Autrement dit, après de pénibles et de longues souffrances. Cela est et sera fatallement jusqu'au moment où l'homme, enfin conscient de sa dignité et de son individualité, sera arrivé à comprendre et à respecter celles des autres. C'est au nom de cette individualité que George Gissing flétrit rigoureusement soit les étroitures conventionnelles, soit les exagérations sectaires. Dans „*Demos*“ il a stigmatisé certaines tendances du „cant“ et du rigorisme puritain. Il a dévoilé qu'une morale aveugle et une foi sans charité cachaient bien souvent une vanité hypocrite. Dans le même livre, il a prouvé par son éloquente étude du caractère de Mutimer, tout ce qu'il y a d'orgueil caché et d'ambition effrénée chez les meneurs socialistes. Même ordre d'idées dans „*Odd Women*“ d'où il ressort que les plus belles théories, les plus hautes entreprises, pour être solidement assises, doivent être inspirées par la sympathie. Dans „*Born in Exile*“ Godwin Peak est la victime impuissante d'une contradiction irréductible entre son milieu natal et sa nature. George Gissing dénonce toutes les exagérations des différents systèmes parce que, selon lui, ils constituent des théories absolues et limitatives. Son terrain, c'est la liberté individuelle impliquant à son tour la liberté et la légitimité du sentiment, deux facteurs indispensables pour concilier les anomalies humaines et adoucir les conditions de l'existence. Mu par ce sentiment il s'attaque alors aux agents tyranniques de l'humanité: la pauvreté, la convention et l'autorité. Il n'est pour cela ni un socialiste ni un anarchiste. Il ne prêche ni la guerre au capital ni l'égalité des classes, ni le bouleversement de la société. Il se borne à mettre en avant un point de vue humain. Il part de ce

fait que l'homme, étant un être sentant et vivant, a droit au développement complet de ses sentiments et de ses facultés dans la mesure permise à toute créature humaine. C'est pourquoi il revendique plus de liberté pour la femme, et c'est pourquoi il est navré de tout ce qui entrave le libre épanouissement d'une âme. Il envisage l'homme dans ses rapports avec la vie et la société. Sur ce point il diffère des romanciers contemporains, auxquels il suffit d'étudier un individu au point de vue passionnel. Au lieu de peindre des tempéraments il a produit des êtres doués de volonté, ayant leur individualité propre et constituant des types bien caractérisés, tous vraiment humains, sans rien d'exagéré dans leurs vices ou leurs qualités. Les pires gardent toujours quelques restes de conscience et de sensibilité et les meilleurs ne sont pas sans leurs faiblesses. Tous tendent à un but: accomplir leur vie selon leur propre caractère. Les circonstances où ils sont placés déterminent leur réussite ou leur banqueroute.

En ce qui concerne l'écrivain, nous trouvons des qualités d'observation de tout premier ordre. Elles frappent surtout dans le dialogue qui est vif, concis, et conduit toujours le roman à une scène importante et à un moment décisif. Mais ce qui donne à l'œuvre de Gissing sa puissance et sa solidité, c'est la logique rigoureuse avec laquelle tous ses livres sont composés. Ce don précieux et rare, joint à son art de dialoguer et à sa pénétration psychologique, font de cet auteur un véritable dramaturge. *New Grub street*, en particulier, présente l'étoffe d'une tragédie poignante. Il y a là des scènes qui seraient d'un grand effet au théâtre, ainsi que certaines phrases incisives qui illuminent comme d'un éclair personnages et situations.

Telle est, dans son ensemble, l'œuvre du romancier anglais. L'accueil fait par le public français lui a été particulièrement favorable. Il ne pouvait en être autrement. Ce style concis, cette imagination dramatique, cette logique impeccable, sont des qualités prisées très spécialement par le génie latin. De plus le choix des sujets traités par Gissing est un symptôme significatif de l'état moral de la société présente. Les questions de liberté individuelle, de lutte pour la vie sont partout à l'ordre du jour et causent à la société contemporaine un malaise et une inquiétude.

tude profonds. Gissing a peint cette disposition morbide avec force et relief, parce qu'il la ressent et en souffre. Il l'a fait à la manière anglaise, par la simple présentation des caractères et des faits.

Malgré l'indicible tristesse de ses livres et la sombre imagination de leur auteur, cette œuvre est d'une rare puissance et d'un poignant intérêt, car Gissing a mis à nu certaines plaies du monde actuel. Mais il a aussi relevé la dignité de l'individu et, par là, il prend place parmi les plus nobles moralistes et romanciers contemporains. Hélas! la mort a trop vite fauché cette personnalité éminente. Mais quelque prématûré qu'ait été le départ de Gissing, son œuvre reste debout, complète et solide.

HORACE CHOISY



L'OMBRE

Poète, ah! mieux vaudrait ne pas l'avoir été
Que de sentir en soi prospérer l'adversaire
Et, dans son cœur dolent que trop d'amours blessèrent,
Voir l'ombre, chaque jour, gagner sur la clarté.

Comme un jeune voyant, j'allais, l'œil dilaté,
Cueillant de l'idéal la flore imaginaire . . .
Que n'ai-je, moi que tant de beaux rêves bernèrent,
Partagé des humains la morne cécité!

Combien de fois, avant que l'âge ne me ploie,
Ferai-je halte au long de l'éternelle voie
Qui ne doit aboutir, peut-être, nulle part!

Et de mes poings crispés pressant ma tête lourde,
A l'ancienne harmonie, hélas, à demi sourde,
Ne m'en voudrai-je pas d'avoir vécu trop tard?

L'Aube, Poèmes
Edition Atar, Genève.

HENRI de ZIEGLER

